



HAL
open science

La vie sexuelle des pierres : les priapolithes et hysterae de Pierre Borel

Jean-Pierre Cavaillé

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Cavaillé. La vie sexuelle des pierres : les priapolithes et hysterae de Pierre Borel. 2019. hal-03201397

HAL Id: hal-03201397

<https://hal.science/hal-03201397>

Preprint submitted on 18 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La vie sexuelle des pierres : les priapolithes et hysterapetrae de Pierre Borel¹

Jean-Pierre Cavaillé

Voici comment Pierre Borel, médecin et polygraphe de la ville de Castres introduit son discours sur les priapolithes (c'est lui qui forge ce nom savant évocateur) dans ses *Antiquités de Castres*, ouvrage publiées en 1649. Après avoir parlé du Sidobre avec son « rocher tremblant », celui de « peire Poul » et ses chaos rocheux, il écrit en effet : « La seconde merveille du païs est le mont dit Puytalos², que nous pouvons appeller mont des Priapolithes, à cause qu'il est rempli de pierres longues et rondes, en forme de membres virils. » [1649 : 69)]. Borel commence par faire une énumération rapide des pierres du même type que l'on trouve dans tous les ouvrages de l'époque consacrés aux pierres et aux gemmes : « Plusieurs Naturalistes, entre lesquels est Pline, ont descrit pour grande merveille que la pierre Diphris porte empreintes sur soy les figures de l'un et de l'autre sexe, et que l'Enorchis mise en pieces represente la figure des genitoires des hommes, et, selon Cardan, l'Hysterapetra³, qui se trouve au terroir de Treves, a la forme des parties honteuses des femmes » [69-70]. Borel s'inscrit ainsi dans toute une tradition d'identification, remontant à Pline, de pierres remarquables du fait de leur similitude avec les organes sexuels féminin et masculin, et il entend apporter une découverte en la matière, brevetée en quelque sorte par le nom qu'il lui donne⁴. Il ajoute en effet : « mais tout cela est peu de chose au prix de cette pierre icy, que nous pouvons appeller Priapolithes, car, outre sa figure, conforme au membre viril, si on la coupe on y trouve un conduit, au centre, plein de cristal, qui semble estre le sperme congelé ; aux uns on trouve des testicules attachez, d'autres sont couverts de veines, et d'autres montrent le Balanus [le gland], et sont rongez, comme estans eschapez de quelque maladie venerienne ; et mesme parmy eux se trouvent des pierres ayans la figure des parties

1 Le présent texte est tirée d'une conférence donnée à l'Université de Toulouse Jean Jaurès, le 29 novembre 2019 dans le cadre de la journée d'études organisée par Laurence Charlier sur les *Pierres Vivantes*.

2 Il semble que Borel ait hellénisé un occitan qui était *Puòch de l'os* [Rozier 1778] (aujourd'hui graphié Pioch de los ou Pioch d'Alos), du fait que ces pierres ressemblaient aussi en fait à des ossements ; on trouve aussi le nom de Côte aux Bijoux (identifié par Philippe Fauré à La Caulié. Voir le site de l'ASNAT : <https://asnat.fr/dossier-histoire/calcairesdecastres.php>).

3 Il semble que Jérôme Cardan soit l'inventeur de ce nom [Cardan 1556 : 152r].

4 S'il est le donateur du nom, Borel ne prétend pas être l'inventeur du site, pas même au sens de son introduction dans la circulation savante des pierres de collection. On en trouve peut-être une référence dans un ouvrage de 1622 dédié au musée de Vérone, qui se réfère à une site de la Gaule narbonnaise [Ceruti / Chiocco 1622 : 312]. Mais, il existe également un site en Roussillon, connu des collectionneurs (attesté pour le XVIII^e siècle), à Saint-Laurent-de-Cerdans, dans la vallée de Custuia et c'est peut-être à se dernier site que l'ouvrage fait allusion.

honteuses des femmes, et quelques fois on les trouve jointes ensemble, et quelques uns se trouvent de figure droite parmi ceux qui sont courbez. » [70] Des pierres sexuelles donc qui non seulement ressemblent à ces organes mais encore, par leur disposition in situ, en représente l'union et suggère de véritables scènes de pornographie lithique.

De nombreux éléments culturels sont ici à prendre en compte. Borel est un collectionneur : il possède un cabinet de curiosité dont il vante les mérites et dont il publie l'inventaire dans le livre cité. Il y conserve bien sûr des priapolithes et bien d'autres pierres de ce type, qu'il échange à travers l'Europe avec d'autres collectionneurs [Chabbert, 1967, Cavallé, 1992]. Borel est un antiquaire et un humaniste consommé : il possède une très vaste culture des textes anciens et modernes consacrés aux minerais, aux pierres et aux gemmes. Borel s'inscrit dans une tradition qui est encore loin d'être dépassée en son temps de recherches sur ce que l'on appelle la « magie naturelle », c'est-à-dire sur la production, grâce à la connaissance des secrets de la nature de « merveilles » et « prodiges », qui récuse toute mobilisation du surnaturel. Borel est un polygraphe à la culture scientifique et littéraire immense mais éclectique : il recueille les explications scientifiques, comme il recueille ses curiosités naturelles ; il a tendance à les présenter toutes de manière horizontale comme si elles étaient toutes plus ou moins plausibles et compatibles (on va le voir pour les priapolithes). Borel est un savant résolument tourné vers l'observation et la pratique empirique : il est l'auteur de l'un des tout premiers ouvrages d'observations faites au microscope et d'un autre d'observations médicophysiques (où il reparle des priapolithes, comme on le verra) [Borel 1656, Borel 1657, Foucault 1999]. Borel est un médecin et il tient le plus grand compte des usages médicaux avérés ou possibles des curiosités naturelles qu'il observe et qu'il collectionne. Borel est aussi très attentif à la culture populaire, ce qui n'est pas si commun à l'époque, même si savoirs populaires et science savante restent encore souvent assez étroitement articulés. Pour lui, les savoirs populaires peuvent être fondés d'une façon ou d'une autre et il va jusqu'à affirmer que la culture rurale est parfois le conservatoire de savoirs savants ancestraux (par exemple lorsqu'il décrit les « almanachs » élaborés par les paysans [1655, préface n. p.]). Il possède d'ailleurs dans son cabinet certains objets qui relèvent de la médecine populaire (mais souvent aussi reconnus encore par les lettrés), comme la pierre ophtalmique (« pierre d'œil ») utilisée pour soigner les maladie des yeux partout en

Europe jusqu'au XX^e siècle, la crapaudine, utilisée pour se préserver de la peste⁵, ou l'hématite réputée arrêter les saignements, la « pierre de colique » (issu du poisson appelé maigre), etc. [1649 : 143] Borel enfin participe d'une culture savante quasi exclusivement masculine où les savoirs et pratiques naturalistes et la connaissance des textes anciens sont mobilisés dans la production de textes et d'images érotiques et pornographiques : priapées, célébrations allégoriques et métaphoriques des organes sexuels [Cavaillé 2004], etc.

Mais pour me concentrer sur le sujet de cette journée, les priapolithes et hysterapectra lui apparaissent d'abord, dans la description qu'il en fait, en français, mais surtout en latin dans ses *Observations medicophysiques*, comme des pierres qui démontrent, contre ceux qui le mettent en doute, ou le nient (Borel est un contemporain de l'avènement de la science mécaniste et il est lui-même le premier biographe de Descartes [Borel 1656]), que les pierres sont des êtres vivants. Il le dit en toutes lettres à partir de ses observations sur le site de Puytalos. Il a en effet constaté que certains priapolithes sont minuscules et d'autres aussi gros que la cuisse, et cela montre que les pierres grandissent, mais aussi qu'elles procréent, même si cela n'est pas visible à l'œil nu. C'est en effet toute une colonie de priapolithes que l'on peut observer en ce lieu. D'ailleurs, il a trouvé dans certaines grandes pierres qu'il a brisées, de la terre rouge à la place des cristaux que contiennent les autres, dans laquelle on peut voir plein de tout petits priapolites, comme s'il s'agissait de matrices contenant des fœtus. Et si on ne les brise avant terme, ils s'ouvriraient d'eux-mêmes et, peut-on dire, accoucheraient (« *parturiunt* »). C'est une chose connue des naturalistes, ajoute-t-il, que les diamants accouchent d'autres diamants⁶. « Ceux, conclue-t-il, qui contre Cardan dénie la vie aux pierres et aux métaux se trompent donc »⁷.

Je n'entrerai pas ici dans ces débats contemporains sur la vie des pierres, sinon pour citer un passage du *De Subtilitate* de Cardan, qui est la source privilégiée de Borel en la

5 Il précise : « que l'une des trois crapaudines qu'il conserve « est dans le roc qui est sa matrice, bien qu'on croie qu'elles viennent de la teste d'un crapaud », 1649 : 143. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que les crapaudines sont identifiées comme des dents de poissons fossilisées.

6 « ... *ni manifestè perciperetur lapides illos augeri non solum, sed etiam similes sibi procreare, reperiuntur enim primo aciculae magnitudine tantum sed tamen non sunt cristallo destitutae, reperiuntur etiam maiores & usque ad crassitiem foemoris sacix quandoque inclusi, sunt aurem in monticulo qui totus iis consitus est, adeo ut nulli illic alij lapides reperiantur. Sed in magnis reperitur aliquoties terra rubra loco cristalli parvulis priapolitis intus generatis pleni, adeò ut videantur matres foetibus praegnantes, & si non ante tempus aperiantur spontè sua aperiantur & quasi parturiunt, quod aliquo pacto confirmare videtur quae apud multos Phisicos de adamantibus alios adamantes parturientibus leguntur » [Borel 1657 : 263].*

7 « *Errarunt ergo qui contra Cardanum vitam lapidibus & metallis vegetationemque negarunt* » [Borel 1657 : 263].

matière et qui est un ouvrage extrêmement répandue (publié en latin en 1550, il est traduit en français dès 1555) :

« ... toutes choses qui sont mixtes vivent : & ce principalement convient aux pierres. Et non seulement elles vivent, mais aussi elles souffrent les maladies, la vieillesse, & la mort. Car l'aimant, dit magnès, consumé de vieillesse n'attire plus le fer : aussi il est debilité d'ordure, comme la beste animale [...] Ces choses sont plus obscures aux pierres qu'aux plantes, d'autant que les plantes ont moins de vie [c'est-à-dire que leur vie est plus courte], & qu'elles ont les œuvres de la vie manifestes. Toutefois si tu contemples diligemment, tu cognoistras les pierres devenir palles, estre obfusquées, destituees de leur propre vertu, & souffrir pourriture & vermoullissure. » [Cardan 1555 : 131v] Les pierres vivent donc, et c'est parce qu'elles vivent qu'elles ont des vertus, des pouvoirs, notamment thérapeutiques, mais pas seulement. Les pierres en effet possèdent selon Cardan des vertus autrement plus puissantes que n'en ont les plantes et les animaux et il attribue à certaines d'entre elles des pouvoirs magiques considérables, comme celui de faire rêver, voire même, à travers le rêve, de favoriser la prophétie.

C'est dans le sillage de Cardan et d'ailleurs de beaucoup d'autres, que Borel se situe, en savant qui a beaucoup lu sur la question, et en observateur attentif de la vie des pierres. Après avoir renvoyé à Cardan, dans ses *Observations médicophysiques*, il parle du corail, dont la vie est particulièrement manifeste, et évoque également ces pierres que l'on a entendu craquer et vu s'ouvrir en libérant des gemmes. Enfin, il cite le cas, bien connu depuis Pline, de l'aétite, ou pierre d'aigle, qui contient en son sein ce que l'on appelle le callimum, et dont on affirme qu'elle finit par s'ouvrir pour en accoucher⁸.

Du fait de cette particularité, et les Anciens le disent déjà (Pline, Élien), l'aétite est réputée empêcher les avortements et faciliter l'accouchement [Halleux 1970]. Et effectivement, on possède de multiples attestations de l'usage de cette pierre portée attachée à la cuisse par les femmes enceintes ou mise sur le côté des parturientes depuis l'antiquité latine jusqu'au XVIII^e siècle au moins [Harris, 2009, Thorndike, 1923]. Et il va de soi que Borel, avait dans sa collection, « deux pierres d'aigles diverses, et qui resonent quand on les secoue », ce qui est justement l'attestation du fait qu'elles sont en gestation du callinum [1649 : 143].

⁸ « *Videturque in aetite lapidem generatum esse callimum [pierre contenue dans l'aétite] quem quidam putant tandem exiturum sponte sua.* » [Borel 1657 : 263].

Borel, ici, ne renvoie pas à ces pouvoirs médicaux de l'aetite explicitement, mais c'est bien à cela qu'il pense, lorsqu'il envisage immédiatement après les possibles vertus médicinales des priapolithes, introduisant la théorie bien connue des signatures, dont l'aétite est évidemment un exemple : elle ressemble à une matrice portant un enfant et *donc* préserve des avortements et facilite la délivrance. On se servait aussi de l'hysterapetra, pierre ayant la forme d'un sexe féminin, de façon similaire : « On l'estime étant pendue à la cuisse, pour abattre les vapeurs & exciter les ordinaires [les menstrues] », écrit le chimiste apothicaire Nicolas Lémery [1698 : 374].

« J'estime par sa signature que nos priapolithes ont une force [*vim* : une vertu, un pouvoir], contre les maladies des parties génitales et les maux vénériens »⁹. Et dans les *Antiquitez de Castres*, il écrit : « Si les plantes qui représentent les parties du corps humain, ont de la vertu pour en guerir les maladies » (il prend divers exemples et renvoie à plusieurs livres « des signatures », dont le traité le plus connu sur la question de Crollius), « on pourroit dire que nos Priapolithes ont vertu pour les maladies venerienes » [1649 : 71]. Il n'en est donc pas complètement sûr, mais c'est là une conséquence logique de la théorie médicale des signatures selon laquelle le semblable soigne le semblable.

Borel évoque plusieurs hypothèses concernant la formation des priapolithes, une collection en fait d'explications qui tiennent dans une seule phrase, que je vais commencer par citer, pour donner une idée de son style de pensée et d'écriture : « Touchant ces pierres merueilleuses, *je dis*¹⁰ que ce lieu est situé sous quelque constellation qui verse des influences disposées à la génération de ces Gamahez ou Talismans naturels : *ou* que les pierres, ayans une semence multiplicative comme les plantes, peuvent aussi bien naistre en cette forme, comme l'herbe Phallus en Hollande et l'Arum chez nous, qui representent les parties honteuses des hommes, et les Hermodactes et autres, celles des femmes, et la Mandragore l'homme entier ; *ou*, comme il y a des lieux remplis d'autres pierres en forme de coquilles et limaçons, à cause du seminaire occulte qui s'y trouve de ces choses ; *et* quand à la vene du cristal de nos pierres, nous pouvons dire que l'eau pétrifiante qui les engendre se purifiant tousjours, forme au centre ce cristal du plus pur de sa matiere, la nature se purgeant et jettant l'impur à la circonférence. » [Borel 1649: 71]

⁹ « *Existimo priapolithos nostros vim habere ob signaturam suam adversus morbos genitalium partium, venereosque.* » [Borel 1657 : 263].

¹⁰ Je souligne les termes d'introduction des diverses explications juxtaposées plutôt qu'articulées dans la même phrase.

Je propose de remonter rapidement de la fin vers le début en passant vite sur la dernière proposition, qui fait référence à la théorie la plus classique qui soit, de la formation des pierres par l'action de l'eau enfermée dans la terre, conception aristotélicienne (*Météorologiques*, III, 6) revue et amplifiée par un commentaire d'Avicenne (*De congelatione et conglutinatione lapidum*, tiré du *Kitâb al Shifâ*), souvent considéré comme issu de la plume d'Aristote lui-même [Avicenne, 1927] ; il était facile de l'appliquer aux cristaux, dont l'antiquité n'avait guère parlée [Halleux 1974, Metzger 1969].

L'évocation, juste avant, de « séminaires occultes » est aussi, à l'époque moderne, une théorie fréquemment reçue de la formation des pierres, dans le sillage de Paracelse en particulier, qui s'inspire du concept stoïcien des *logoi spermatikoi* et de l'idée, christianisée, d'un esprit ou âme du monde [Hirai 2008]. Elle est une forme de ce qu'il convenu d'appeler en histoire des sciences, d'après Ralph Cudworth qui l'a baptisée ainsi, l'hylozoïsme (la matière est animée en toutes ses parties et en elle-même d'une vie propre), et on la trouve énoncée par exemple dans l'ouvrage très utilisé d'Anselmus de Boodt (1550-1626), traduit en français sous le titre de *Le Parfaict Joaillier*¹¹. Il existe « un esprit ignée et aérée » (matériel donc), doué de « faculté formatrice », principe de toutes les choses du monde : « cet esprit est chaud par puissance, & sa chaleur est déterminée à l'acte par la chaleur de la lumière : en sorte qu'il semble estre l'auteur de tout mouvement, & la cause efficiente de toutes choses. Car se reposant sur les choses, & fomentant dans soy ceste faculté seminale & formatrice, il est comme l'architecte qui façonne & bastist les arbres & les plantes, qui les peint & les multiplie jusques à l'infini [...] il se rend present dans les entrailles de la terre, & par le ministere duquel il agist avec l'eau & l'air, sans interruption ny relasche... » [Boodt 1644 : 18]. Ainsi y-a-t-il partout présent dans la matière les séminaires des choses, qui sont le plus souvent visibles dans les plantes et les animaux, mais qui sont aussi occultes (invisibles), parfois dans les mêmes corps (c'est ainsi par exemple que l'on peut expliquer le bouturage ou marcottage) en d'autres êtres, comme les pierres.

Cette théorie des séminaires occultes, que Borel applique au fait de la présence dans le même site de pierres en forme de coquillages (de fossiles donc) est précédée dans le texte par celle d'une conception plus simple, consistant à supposer que les pierres se reproduisent en fait exactement comme les plantes, car dotée d'une « semence multiplicative ». Il se trouve

¹¹ Sur de Boodt et l'ensemble des recherches sur les pierres guérissuses au XVI^e siècle, voir le chapitre toujours précieux de Thorndike 1941 : 290-324.

que ces pierres ont la figure des organes virils ou féminins, exactement comme l'ont certaines plantes ou fleurs, l'arum par exemple.

Ces explications supposent que les pierres jouissent d'une vie tout à fait comparable à celles des animaux et des plantes. Mais l'explication la plus surprenante pour nous aujourd'hui, est celle sans doute énoncée au début de la phrase, où les priapolithes, qualifiés ici de « pierres merveilleuses » sont déclarés produits par les « influences » astrales dont bénéficie le site de Puytalos et comparées aux gamahez et les talismans naturels. En fait Borel se réfère là implicitement à un ouvrage de magie naturelle très audacieux et très controversé de Jacques Gaffarel, *Les Curiositez inoüyes*, paru en 1629 (rééditions 1632, 1637, 1650, 1676, traduite en latin 1678), un auteur provençal qu'il a rencontré personnellement à Paris. Les Gamahez – même mot que camaïeu ou camée –, désignent les pierres figurées, qu'elles soient naturelles ou artificielles, c'est-à-dire qu'elles soit sculptées, gravées ou peintes par la nature elle-même ou par la main de l'homme.

Gaffarel entend démontrer par le recours aux influences astrales que ces pierres figurées possèdent des pouvoirs naturels tout à fait considérables, y compris lorsque la figure est réalisée à dessein par la main de l'homme. Le mot alors qui convient le mieux est celui de talisman et Gaffarel soutient que l'on « peut dresser [...] des Figures & Images sous certaines constellations, qui pourront naturellement, & sans l'aide des Demons, chasser les bestes dommageables, destourner les vents, foudres, & tempestes, & garir plusieurs maladies » [1629 : 223]. Il renvoie à ce sujet à divers auteurs Arabes, l'efficacité curative des talismans portant des figures de serpents ou de scorpions, lorsque les constellations ainsi nommées entrent en conjonction avec la lune (« Haly assure : *Utilem serpentis imaginem effici posse, quando luna serpentem coelestem subit, aut foeliciter aspicit. Similiter scorpionis effigiem efficacem, quando scorpij signum luna ingreditur, etc.* » [1629 : 232]¹². Gaffarel en décrit tout une série, affirmant « que ces figures sont plus frequentes vers les païs Orientaux et Meridionaux qu'en tous les autres, à cause de la chaleur dont elles sont engendrées, et de la puissances des Astres » [1629 : 159-160]. Paracelse d'ailleurs a réalisé un tel talisman, contre les piqûres de scorpion et de serpent, qu'il a nommé « zenexton », gravé d'un scorpion et d'un serpent, réalisé « lors que le soleil et la lune entrent dans le signe de l'Escorpion » [254-255].

¹² Cette citation provient de Marsile Ficin, *Livre de la Vie*, qui attribue à Haly Abenrudian (Ali ibn Ridwan) un texte en fait de Ahmad Ibn-Yusuf Ibn-ad-Daya (Commentaire au *Centiloquium* de Ptolémée). Voir Mertens 2018 : 134.

De la même façon, à la proue des navires, « on peut dresser un Talismam sous le signe des poissons, qui pourra rendre pour quelque temps les eaux calmes et sans tempeste » [237]¹³.

Mais Borel ne se réfère ici qu'aux gamahez ou talismans naturels : des pierres anthropomorphes, zoomorphes ou supportant naturellement des dessins représentant des corps humains, des animaux voire des images comparables à celles des peintres, représentant des paysages, voire même des personnages, etc. bref ce que l'on nomme dans les musées les pierres à image, auxquelles il faut ajouter aussi les pierres qui portent naturellement des lettres et des chiffres.

Gaffarel remarque que ces pierres reçoivent souvent leur nom de leur figure même : « celle qui représente les yeux de l'homme est nommée Leuchoptalmos : celle qui porte un cœur, Encardia : celle qui figure la langue, Glossopetra : celle sur laquelle les Genitoires sont despeints, Enorchis, & celle qui représente aussi bien les parties honteuses de l'homme que de la femme, Diphys, &c » [1629 : 5]. Nous voilà donc au plus près des priapolithes de Borel, qui a lu Gaffarel très attentivement. Celui-ci d'ailleurs n'innove pas véritablement, qui rappelle qu'Albert le Grand (*De Mineralibus*, traité 3, chap. 2 et 4) et d'autres auteurs, ont soutenu que les pierres figurées étaient le produit d'influences astrales sur des régions et des lieux particuliers et qu'elles étaient dotées de puissants pouvoirs (thérapeutiques et autres) indiqués, signifiés ou plutôt signés par les figures qu'elles portent. Gaffarel écrit que « les figures naturelles qui se trouvent aux pierres ont naturellement la puissance d'agir », « on void tous les jours que quelques unes de ces pierres figurées agissent aux mesmes choses qu'elles représentent comme celle qu'on appelle *Heliotropius* tachetée de gouttes de sang, si on l'applique sur la partie sanglante, elle restreint le sang. D'autres agissent sur la playe qui a esté faite par la beste dont elles portent l'image : ainsi Pline assure qu'on trouve une espece de marbre appellé *Ophites*, à cause qu'il représente les mesmes serpens dont il porte le nom, lequel si on l'applique sur la morsure de ces bestes, il la guerit » (Pline, *Histoire Naturelle*, liv. 36, chap. 7 [Gaffarel 1629 : 190]). L'explication qu'il en donne est la suivante : la pierre absorbe le venin de l'animal parce qu'elle s'en nourrit avec avidité, car elle en a besoin pour parfaire, c'est-à-dire réaliser son animalité indiquée par la figure. En fait, il conçoit la figure comme une forme au sens aristotélicien qui ne demande qu'à s'actualiser dans la matière [Hirai 2014]. Cette conception permet à Gaffarel d'affirmer que la pierre peut véritablement devenir l'animal auquel elle ressemble ou dont elle porte naturellement la figure : « la figure a

¹³ Gaffarel décrit aussi longuement les conditions nécessaires, principalement astrales, à la réalisation d'un talisman efficace contre l'hydropisie [1629 : 279-280].

ceste puissance de se changer en la chose vivante qu'elle represente » [1629 : 199]. Ainsi, si les pierres « qui representent des serpens, scorpions & crapaux trouvent la nature du lieu propre & disposee à donner à la pierre ou à la matiere, sur laquelle elles sont, une qualité & nourriture convenable à la beste, dont elles portent l'image ; assurément ces figures seront changées en vrays serpens, scorpions & crapaux vivans » [196]. Les exemples ne manquent pas : « on peut voir tous les jours aux plastrieres d'Argentueil semblables crapaux & autres bestes engendrez dans les pierres, & le cœur des plus durs rochers. J'estime donc en suite de ceste generation admirable que les coquilles que l'on trouve sur les montagnes, ont esté engendrée en la mesme façon, non dans la mer, resveries¹⁴, mais sur les lieux où elles sont trouvees » [198]. Gaffarel considère ainsi que la transformation des pierres en animaux possède une sorte d'évidence empirique et il la conçoit comme un processus naturel de perfectionnement induit par la figure : « lors, par exemple, que la figure d'un scorpion, representee naturellement à la pierre, trouve dans ce lieu où elle est quelque nourriture ou quelque humeur convenable à celle d'un scorpion en vie, que petit à petit elle se perfectionne, & en fin ayant tiré tout ce qui est propre au scorpion elle devient un scorpion vivant » [200]¹⁵.

Gaffarel s'emploie aussi à démontrer que les pierres figurées artificielles, faites à dessein sous des conjonctions astrales particulières peuvent aussi acquérir des pouvoirs similaires, et il est violemment critiqué pour cela. On s'éloigne certes là des priapolithes de Borel, et pourtant nous pouvons trouver étonnant qu'il n'ait pas évoqué l'hypothèse, ne fût-ce que pour la réfuter, selon laquelle ces pierres auraient pu être des artefacts¹⁶ ; il faudra attendre le début du XIX^e siècle pour qu'un auteur écrive que les priapolites sont sans doute des *ex voto* priapiques : « une argile qui, pétrie à dessin par la main des hommes, s'est pétrifiée avec le temps dans les entrailles de la terre. [...] le grand nombre de Priapolites dont ce coteau abonde ne peut que faire conjecturer qu'il exista jadis quelque petite temple consacré, soit à Priape, soit seulement à la nature » [Massol 1818 : 83].

Malgré la date tardive, cette interprétation articulée à la théorie talismanique de Gaffarel est précieuse, pour aborder un tout autre domaine qui est celui des *ex voto* figurant les parties malades et en particulier bien sûr les *ex voto* phalliques qui ont existé en si grand

¹⁴ La présence en effet des fossiles marins sur des montagnes constituait en effet un grave problème difficile à résoudre, et il faudra par exemple très longtemps pour admettre que les priapolithes ne sont autre chose que des concrétions calcaires d'origine algale.

¹⁵ Voir les réfutations en règle de Gaffarel par Sorel 1636 et Placet 1668. Sur la polémique entre Sorel et Gaffarel, Moreau 2008.

¹⁶ Voir cependant Dulaure, 1805 : 207 et 415, qui lui prête à tort cette « erreur ».

nombre dans l'antiquité, mais aussi dans le monde chrétien, jusqu'au XVIII^e siècle en Provence et en Italie, avec des vertus qu'il faut bien qualifier de thérapeutiques (propitiatoires étant un terme bien insuffisant) pour traiter la stérilité et les maladie vénériennes, tout comme les priapolithes naturels de Borel [Dulaure 1805, Carabelli 1996].

Je laisse cette piste de côté, qui n'est pas aussi hasardeuse qu'il pourrait sembler (il existe un lien évident entre les pratiques de magie thérapeutique et celle des soi-disant ex voto propitiatoires), et j'arrêterai là l'évocation de la théorie de Gaffarel sur les pierres transformables en animaux vivants (appliquée aux priapolithes de Borel, on imagine quels animaux pourraient ainsi être engendrés !17), qui a le mérite de montrer jusqu'à quel point l'attribution de la vie aux pierres pouvait encore être une évidence pour bien des savants et bien sûr des non savants au XVII^e siècle. Du reste la seule affirmation de la possession par certaines pierres de vertus et pouvoirs thérapeutiques, suppose de les concevoir comme douées d'une vie propre, mais semblable à celle des plantes et des animaux. Ainsi de ces pierres que Borel voit en quelque sorte, naître, grandir et se reproduire sur la côte de Puytalos et qu'il baptise d'un nom qui va marquer très durablement les imaginations et que tous les naturalistes et géologues des XVIII^e et XIX^e siècles reprendront (lorsqu'ils n'utilisent pas ceux de « *colita* » ou « *colite* » [Lang 1708] ou de « *balanita* »), comme ils reprendront celui d'hysterapetra, le transformant en hystérolithe, voire, très sérieusement, en cunolithe [Barrère 1746]. Au XIX^e siècle encore, tous les cabinets et musée de naturalistes en présentent dans leurs vitrines [Dupuy 1835].

La discussion sur les pierres figurées évolue considérablement au XVIII^e siècle et tourne désormais autour de la distinction entre celles qui ne sont que des *ludus naturae*, des jeux de la nature (une notion qui vient encore de Pline¹⁸) et celle qui se sont constituées autour d'être vivants dont elles ont conservé la forme (des concrétions donc). C'est la distinction que Valmont de Bomare fait dans son *Dictionnaire d'histoire naturelle* et dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, à l'article « Jeux de la nature ». L'*Encyclopédie* conserve une entrée « priapolites », mais pour dire qu'elles ne sont que des « stalagmites ou pyrites » et une entrée « hystérolites » où sont évoqués les « bijoux de Castres ». Ainsi, quant

17 Sachant que la représentation d'organes sexuels vivant leur vie séparés du reste du corps appartient à l'imaginaire littéraire, iconographique et ethnographique occidental. Qu'il suffise ici de renvoyer à l'étrange idée de Pantagruel pour renforcer les murailles de Paris (Rabelais, *Pantagruel*, liv. 2, chap. 15).

18 Au sujet des peuples prodigieux, il dit que la nature veut nous étonner et se divertir elle-même : « *miracula nobis, ludibria sibi natura* », *Histoire naturelle*, Liv. VII, chap. 2.

à leurs formes, les priapolithes ne sont elles plus qu'un de ces purs jeux de la nature [Valmont de Bomare 1764 : 541-542]. C'est par exemple le cas pour l'abbé Rozier qui entreprend de fouiller longuement le site castrais, revenant sur les pas de Borel : « Dans certains individus, il semble que la nature se soit étudiée à tracer des traits de ressemblance avec d'autres corps connus. Un naturaliste superficiel ne manqueroit pas d'y trouver des échantillons de beaucoup d'êtres organisés. Je ne suis donc pas surpris que Borel y ait remarqué des pieces de melons, d'écorce de citron, des coquilles, des os, des amandes, des rognons, &c. le tout pétrifié. Ces traits de ressemblance ne sont pas, cependant, si bien gravés, qu'on ne puisse, avec un peu d'attention, en apercevoir les défauts essentiels ; c'est ce qu'on verra lorsque j'en serai à l'énumération des pieces les plus curieuses, que des fouilles pénibles & réitérées m'ont procurées ; l'erreur ici me paroît comparable à celle des enfans qui, contemplant la forme capricieuse des nuages, y découvrent des vaisseaux, des châteaux, des personnages & tout ce qu'une imagination volage peut leur suggérer » [Rozier 1778 : 141-142]. Mais, justement, Rozier se complaît lui-même dans cet exercice, fier d'avoir trouvé des spécimens beaucoup plus ressemblants que ceux de Borel, des « jeux assez piquans de la Nature » : une pierre en forme de cœur, une autre en forme de rognon, une autre encore de melon, mais surtout « une piece cylindrique qui mériteroit bien mieux le nom de priapolithe qu'aucune de celles qu'on a bien voulu décorer de ce titre ; elle représente un membre viril dans l'état d'érection, mais sans prépuce, car aucun de nos prétendus priapes n'offre seulement pas de vestige de cet opercule membraneux ; elle est parsemée de taches veineuses & rougeâtre, ce qui donne l'idée d'un gonflement sanguin ; un de ses bouts à l'apparence d'un vrai balanus ou gland boursoufflé, & de couleur aussi rougeâtre ; au centre de ce gland, est placée une fente perpendiculaire & entr'ouverte, qui, vers le bas est resserrée par une espece de frein. La fente communique avec un canal interne, qui paraît celui de l'urètre ; on ne peut pas en distinguer les parois, à cause de l'obscurité du lieu. » Pour autant cette description, qu'il veut exacte, n'a d'autre finalité que de montrer un pur de jeu de la nature, au sens où la ressemblance exacte de cette pierre avec le membre viril ne dit pour lui absolument rien de sa nature et n'a rigoureusement aucun sens pour la science. Son exploitation du thème du priapolithe est en quelque purement esthétique et ludique, alors même qu'il donne par ailleurs une explication strictement géologique de sa formation [Vuillemin 2009].

C'est sans doute par la séparation de l'analyse scientifique et de la célébration des beautés et des curiosités de la nature qu'advient la mort des pierres. Mais c'est aussi qu'entre

XVII^e et XVIII^e siècle, les conceptions de la vie se sont elles-mêmes substantiellement transformées, sur la base d'une réappropriation mécaniste des théories corpusculaires antiques (Roger, 2014). Ainsi, la vie, en un sens n'impliquant nullement l'existence d'une âme du monde et de principes vitaux diffusée en toutes choses, pouvait être considérée comme limitée strictement aux êtres dans lesquels circule un « suc » qui les nourrit et les anime. Qu'il suffise ici de citer une note introductive de très influente *Minéralogie* de Wallerius : « Il y a des naturalistes qui prétendent que les minéraux ont une vie semblable à celle dont jouissent les végétaux ; mais personne n'ayant encore pu, jusqu'à présent, remarquer même à l'aide des meilleurs microscopes que ces substances eussent un suc contenu dans leurs fibres ou veines, personne n'ayant établi ce sentiment par quelques preuves ; et d'ailleurs, étant impossible de se former une idée de la vie en général sans un suc qui circule, on ne voit pas sur quel fondement on attribuerait une vie aux minéraux, à moins qu'on ne voulût appeler vivant tout ce qui a la faculté de croître et de s'augmenter ; en admettant cette supposition, il n'est pas douteux que l'on puisse dire que les *minéraux vivent* » (Wallerius 1753 : 1-2).

Mais le XVIII^e siècle est aussi un siècle où la thèse hylozoïste la plus radicale qui soit, sous la forme de l'affirmation de la sensibilité de la matière, est promue par un Encyclopédiste de pointe comme Jean-Baptiste Robinet. Or celui-ci, justement, dans ses *Considérations philosophiques de la gradation des formes de l'être*, qui reprend et exemplifie la thèse de son traité *De la Nature* (1761), fait des hysterae et des priapolites, dont un fameux conservé en Saxe dont il fait, après D'Argenville¹⁹, une description enthousiaste, l'une des preuves manifestes de sa théorie selon laquelle tous les êtres de la nature constituent un continuum animé où l'on peut admirer, tout au long de la chaîne, les multiples « essais de la nature qui apprend à faire l'homme », comme le dit la suite du titre [Robinet 1761]. « Le plus beau de tous les Priapolites est, sans contredit, celui dont je donne la figure planche III, n. 1. La ressemblance est aussi parfaite qu'on puisse la désirer. L'imagination n'a rien à y suppléer. Sa couleur est jaunâtre. On voit dans le milieu un canal rempli de matière cristalline, très relatif aux conduites de l'urethre, le gland percé à son extrémité, avec le prépuce qui le

19 « *Saxoniae cum appensis testibus* est le plus beau fossile qu'on puisse voir [d'Argenville renvoie à la figure que réutilisera ensuite Robinet]. Sa couleur est jaunâtre, son grain est gros ; & il a dans le milieu un canal rempli de matière cristalline, très relatif aux conduites de l'urètre, qui sont dans le membre viril. On y aperçoit à un bout la partie du gland percé dans son milieu, & les plis de la peau qui le recouvre ; à l'autre bout la forme des testicules est très apparente. Le Priapolite du Roussillon qu'on trouve dans les Pyrénées, est un simple cylindre de couleur jaunâtre, traversé par un autre canal cristallisé comme le précédent, imitant le canal de l'urètre, mais sans aucune figure de gland ni de testicules ; il y a seulement une apparence d'ouverture à l'une des extrémités. Celui de Castres en Languedoc, d'une couleur grisâtre, est semblable à celui du Roussillon. » [Dézallier d'Argenville 1755 : 229]

recouvre, les deux testicules bien formés & pendans à la racine de la verge. Comme j'ai vu ce Priapolite, je puis insister sur la fidélité de la figure & de la description » [Robinet 1761 : 32²⁰]. Il est pour lui l'un de ces multiples essais de la nature, qui se développent à partir des germes vitaux qui ne font qu'une seule et même chose avec la matière (une matière donc vivante, animée et sensible), en vue de la formation de l'homme, glorieuse fin de la création. Avec l'hysterapetra, l'enorchis et d'autres, les priapolithes sont les « modeles fossiles des organes de la génération » humaine, organes dont il fait l'éloge en citant une page éloquente de l'anatomiste allemand Lorenz Heister, qui est d'ailleurs un sommet de phallocratie (par ses parties viriles « l'homme affermit son empire sur la moitié du genre humain. Elles sont le sceau de l'union et de la paix qui rend les familles heureuses » [Heister 1735 : 32]). Ainsi la philosophie naturelle de Robinet est-elle d'un absolu finalisme anthropocentriste, puisque toutes les ressemblances que l'on peut trouver dans les pierres, comme dans les plantes et les animaux (Robinet dissout la tripartition des règnes) avec le corps humains n'ont plus de vertus intrinsèques à la fois propres et relatives (ce système rigoureusement articulé autour de l'idée de progrès se substitue à l'univers analogique des signatures) puisqu'elles ne sont considérées que comme des « *essais de la nature qui apprend à faire l'homme* » (sous-titre de l'ouvrage de Robinet) : « Dans la suite prodigieusement variée des animaux inférieurs à l'homme, je vois la Nature en travail avancer en tâtonnant vers cet Être excellent qui couronne son œuvre » [Robinet 1768 : 3]. Ces pierres, comme tous les êtres de la nature, sont bien vivantes, mais leur vie n'a plus rien d'étrange, ni d'étranger ; en fait elles ne représentent aucune forme d'altérité par rapport à la vie de l'homme, elle est identique à la sienne et ne varie que sur le plan du degré de complexité et de sensibilité, toujours inférieur à l'humain. Aussi spectaculaires soient-elles, et de ce fait même, les priapolithes et *hysterapetrae* dont Robinet donne les planches, ne font qu'attester de la subordination de toute forme de vie, par l'idée de progrès, à la vie humaine. La pierre phalloïde et l'hystérolithe des Lumières, qu'elles soient un simple « jeu » de la nature – position désormais largement dominante –, mais au sens d'une projection de l'imagination humaine sur une matière géologique inerte, ou un « essai » de la nature dans la production des « parties nobles » de l'homme et de la femme, est tout autre chose que ces pierres vives de Borel et de ses prédécesseurs antiques et modernes, douées de vertus et de pouvoirs naturels, conçues de semences particulières, se développant dans leurs matrices de terre et croissant peu à peu, voire gorgées d'influences astrales.

20 Voir la critique de Delisle de Sales, 1777 : 400 : « La nature, en faisant des priapolites & sdes mandragores, a voulu faire des priapolites & des mandragores, & ne s'est point essayée à faire l'homme ».

Bibliographie

Avicenne, 1927, *Avicennae De congelatione et conglutinatione lapidum* : being sections of the Kitâb Al-Shifâ' : the Latin and Arabic texts edited with an English translation of the latter and with critical notes / by E. J. Holmyard,... and D. C. Mandeville,... Publication, Paris, P. Geuthne.

Badelon, Françoise, 2013, « La matière animalisée : conversations hylozoïstes entre Diderot et Robinet », *Dix-huitième siècle*, 2013/1 (n° 45), p. 149-166.

Barrère, Pierre, 1746, *Observations sur l'origine et la formation des pierres figurées: et sur celles qui tant extérieurement qu'intérieurement ont une figure réguliere & déterminée : avec figures*, Paris, Chez d'Houry pere et Laurent d'Houry fils.

Boodt, Anselme de, 1609, *Gemmarum et Lapidum Historia, Qua non solum Ortus, Natura, Vis & Precium, sed etiam Modus quo ex iis, Olea, Salia, Tinctura, Essentia, Arcana & magisteria Arte Chymica confici possint, ostenditur*, Hanovre, apud Claudium Marnium.

Boodt, Anselme de, 1644, *Le parfaict ioaillier, ou Histoire des pierreries: où sont amplement descrites leur naissance, iuste prix, moyen de les cognoistre, [et] se garder des contrefaites, facultez medecinales, [et] proprietz curieuses*, Lyon, Chez Jean-Antoine Huguetan.

Borel, Pierre, 1649, *Les Antiquitez, raretez, plantes, minéraux et autres choses considérables de la ville et comté de Castres et albigeois: avec le roolle des principaux cabinets et autres raretez de l'Europe, comme aussi le catalogue des choses rares de maistre Pierre Borel...*, Castres, A. Colomiez.

Borel, Pierre, 1655, *Trésor de recherches et antiquitez gauloises et françoises, réduites en ordre alphabétique. Enrichies de beaucoup d'Origines, Epitaphes, & autres choses rares et curieuses, comme aussi de beaucoup de mots de la langue Thyoise ou Theutfranque*, A Paris, chez Augustin Courbé.

Borel, Pierre, 1656, *Historiarum & observationum medicophysicarum Vitae Renati Cartesii, summi philosophi, compendium*, Parisiis, Jean Billaine.

Carabelli, Giancarlo, 1996, *The Image of Priapus*, London, Duckworth.

Cardan, Jérôme, 1556, *Les livres de Hierosme cardanus médecin millanois, intitules de la Subtilié, & subtiles inventions, ensemble les causes occultes, & raisons d'icelle*, traduction Richard Le Blanc, Paris, Guillaume le Noir.

Cavaillé, Jean-Pierre, 1992, « Pierre Borel (1620-1671), médecin et polygraphe castrais, un curieux et ses mondes », *Revue du Tarn*, n° 146, 1992, p. 243-281.

Cavaillé, Jean-Pierre, 2004, *L'Antre des Nymphes*, transcription, présentation annotation de textes de François La Mothe Le Vayer, Adrien de Monluc, Claude Le Petit, Toulouse, Anacharsis.

Ceruti, Benedetto et Chiocco, Andrea, 1622, *Musaeum Franc. Calceolari... luculenter descriptum and perfectum. In quo multa ad naturalem, moralemque philosophiam spectantia...*, Verona, apud Angelum Tamum.

Chabbert, Pierre, 1968, « Pierre Borel, 1620 ?-1671 », *Revue d'Histoire des Sciences et de leurs Applications*, t. XXI, n. 4, octobre-décembre 1968, p. 303-343.

Delisle de Sales, Jean-Baptiste-Claude, 1777, *De la philosophie de la nature, ou Traité de morale pour l'espèce humaine tiré de la philosophie et fondé sur la nature*. Tome 3.

Dezallier d'Argenville, Antoine Joseph, 1755, *L'Histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, l'oryctologie, qui traite des terres, des pierres, des métaux, des minéraux et autres fossiles...* Paris, chez de Bure l'aîné.

Dulaure, Jacques-Antoine, 1805, *Des divinités génératrices ou du culte du phallus chez les anciens et les modernes*, Paris, Dentu.

Dupuy, Colonel, 1835, *Notice sur les Concrétions pierreuses, connues sous le nom de Priapolites et Hystérolites de Castres*, cr in *Mémoires de l'Académie des sciences inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, p. 39.

Foucault, Didier, 1999, « Pierre Borel, médecin et savant castrais du XVIIIe siècle », *Cahiers d'histoire du Centre d'étude d'histoire de la médecine*.

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01717004/document>

Gaffarel, Jacques, 1629, *Curiositez inouyes, sur la sculpture talismanique des Persans, horoscope des patriarches, et lecture des estoilles*, Paris, chez Herué Du Mesnil.

Halleux, Robert, 1974, *Le problème des métaux dans la science antique*, Paris, Les Belles Lettres.

Halleux, Robert, 1970, « Fécondité des mines et sexualité des pierres dans l'Antiquité gréco-romaine », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 48-1, p. 16-25.

Harris, Nichola Erin, 2009, *The Idea of lapidary medicine*, Rutgers University, Ph.D. dissertation.

Heister, Lorenz, 1735, *L'Anatomie d'Heister avec des essais de physique sur l'usage des parties du corps humain, & sur le mécanisme de leurs mouvemens, enrichie de figures [...]*. Paris, chez Jacques Vincent.

Hirai, Hiro, 2014, « Images, Talismans and Medicine in Jacques Gaffarel's 'Unheard-of Curiosities' », in Hirai, H. (ed.), *Jacques Gaffarel Between Magic and Science, Rome*, Fabrizio Serra, p. 73-84.

Hirai, Hiro, 2008, « Les logoi spermatikoi et le concept de semence dans la minéralogie et la cosmogonie de Paracelse », *Revue d'histoire des sciences*, 2008/2 (Tome 61), p. 245-264.

Lang, Carl Nicolaus, 1708, *Historia lapidum figuratorum Helvetiae ejusque viciniae*, Lucernae, J. Tomasini.

Lémery, Nicolas, 1698, *Traité universel des drogues simples...*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie.

Massol, M., 1818, *Description du département du Tarn*, Albi, Baurens.

Mertens, Manuel, 2018, *Magic and Memory in Giordano Bruno: The Art of a Heroic Spirit*, Leiden-Boston, Brill.

Metzger, Hélène, 1969, *La genèse de la science des cristaux*, Paris, Albert Blanchard.

Moreau, Isabelle, 2008, « Les avatars de la « figure » de l'enchanteur au mathématicien », *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, n° 10, p. 77-92.

Robinet, Jean-Baptiste, 1761, *De la Nature*, Amsterdam, Van Harrevelt.

Robinet, Jean-Baptiste, 1768, *Considérations philosophiques de la gradation des formes de l'être, ou les essais de la nature qui apprend à faire l'homme*.

Roger, Jacques, 2014, *Les Sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle : La génération des animaux, de Descartes à l'Encyclopédie*, (1^{er} éd. 1963), Paris, Albin Michel.

Rozier, François, 1778, *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, Paris, Ruault, t. 11.

Sorel, Charles, 1636, *Des Talismans ou Figures faites sous certaines constellations... Avec des obseruations contre le liure des Curiositez inouyes de M. I. Gaffarel. Et un traicté de l'unguent des armes... Le tout tiré de la seconde partie de la science des choses corporelles par le sieur de L'Isle* [Charles Sorel], Paris, Chez Anthoine de Sommaville.

Thorndike, Lynn, 1923-1958, *History of Magic and Experimental Science*, in 8 volumes, Columbia University Press.

Thorndike, Lynn, 1941, « The Lore of Gems » in, *idem*, *The History of Magic and Experimental Science*, vol 6, p. 290-324.

Vuillemin, Nathalie, 2009, *Les beautés de la nature à l'épreuve de l'analyse : programmes scientifiques et tentations esthétiques dans l'histoire naturelle du XVIII^e siècle, 1744-1805*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.

Wallerius, Johann Gotschalk, 1753, *Mineralogie ou description générale des substances du regne mineral*, Paris, Durand et Pissot, 2 vol.